

À l'opposé d'elle

Ce qu'on laisse

*On oublie qu'on est de passage, qu'on ne possède rien, pas même le temps.
Tout s'efface, les objets, l'argent, les promesses non tenues, les regrets que
l'on traîne trop longtemps.*

*Ce qui reste, c'est ce que l'on a vécu pour de vrai, ce que l'on a offert sans
retenue, ce que l'on a partagé, ce que l'on a aimé avec le cœur ouvert, ce
qui a laissé une empreinte dans la mémoire ou le cœur de quelqu'un.*

*On vit comme si on avait le temps, mais il file, et un jour il s'arrête sans
prévenir, alors pourquoi attendre, pourquoi se taire, pourquoi vivre à
moitié ?*

*Ce qu'on laisse ce n'est pas ce qu'on a eu, c'est ce qu'on a osé, c'est ce
qu'on a été.*

Anonyme

La positivité comme « livemotiv »

30 juin 2024 – Min-Ran, Lannion. Ma mère vient de partir. Au grand étonnement de mes amies, je l'ai veillée jusqu'à son dernier souffle, espérant peut-être un pardon, une parole, un « Je t'aime », qui ne sont jamais venus. Malgré tout ce que ma mère m'a fait subir, je l'ai préservée jusqu'à la fin. Elle est partie en me laissant avec des questions sans réponse sur son comportement vis-à-vis de moi.

Mais son départ m'a libérée. Je me sens libre, libre de raconter ma vie et l'influence de ma mère sur le cours de mon existence. Depuis de nombreuses années, j'en ressentais le besoin. Par ailleurs, ma fille et quelques amies m'y incitaient. Je leur répondais toujours : « Quel intérêt, puisque on ne me croira pas ? »

Je ne souhaite pas centrer mon récit autour de ma mère. Je veux néanmoins donner quelques informations sur elle et sur son attitude envers moi, parce que cela m'a construit, parce que son attitude a probablement eu sa part de responsabilité dans mes choix de vie, choix que j'ai fait par opposition à elle. Alors qu'un parent souhaite généralement le meilleur pour son enfant, ma mère semblait vouloir le contraire. À chaque comportement malsain de sa part, censé me rabaisser, je ne comprenais pas, néanmoins je grandissais. J'ai grandi grâce à mes expériences douloureuses.

J'écris également pour comprendre ces choix, ces leçons que la vie m'a assénées pour que j'évolue. Lorsque l'on a médité de moi, que l'on m'a fait du mal, qu'y avait-il à comprendre ? Quel message positif se cachait derrière la violence ? Le ciel m'a donné cette chance de voir toujours le verre à moitié plein. La positivité est mon « livemotiv ».

Je n'ai jamais pris l'autoroute de la vie, mais des petits chemins, par moments clairsemés de fleurs des champs qui sentaient bon la joie de vivre. Parfois... souvent, j'ai trébuché, me faisant mal, très mal, à l'âme et au cœur. Ces blessures virtuelles ont aujourd'hui encore de profondes cicatrices, mais elles m'ont malgré tout aidée à être qui je suis, une personne honnête, dépourvue de rancœur, avec beaucoup d'empathie pour les êtres fragiles, les personnes âgées, les enfants, les animaux. Lorsque mon mental chute, je relativise, je pense aux personnes et aux animaux dans la douleur, bien plus à plaindre que moi.

*

Raconter pour tenter de comprendre a indéniablement un effet thérapeutique. Celles et ceux qui me connaissent, particulièrement ma fille et mes proches, et qui liront ce livre, découvriront certains faits, situations et ressentis qui ont jalonné ma vie. Me plaindre n'est pas dans ma nature. Ma mère n'est pas pour rien non plus dans ce trait de caractère, elle qui à plusieurs reprises m'a dit : « En te plaignant, tu n'auras pas moins mal et en plus tu embêtes les gens. Alors, tais-toi. »

*

J'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs vies en une seule. Quand, à la suite de confidences, j'ai voulu aider des gens pour leur éviter des erreurs que j'avais moi-même commises, on m'a souvent reproché de trop parler, de trop en dire. Souvent mal comprise, beaucoup de personnes, jusque dans ma famille, ont pensé que je voulais me mettre en valeur, voire que je racontais des inepties. Aussi, très affectée par ces jugements, je me renferme de plus en plus.

*

La vie est faite de rencontres, des belles et des moins belles, mais toutes m'ont construite. Pour préserver l'anonymat de certaines personnes, j'ai changé quelques noms et prénoms.

Une entrée dans la vie sous de mauvais auspices

Je suis née à Lannion, à la clinique Sainte-Thérèse, le 28 septembre 1961, deux ans après mon frère Gérard.

*

Je suis un nouveau-né de cinq kilos. Un beau bébé, comme on dit. Mais accoucher d'un tel bébé sans péridurale n'est pas facile.

*

À l'âge de dix-huit mois, je ne marche toujours pas. Mes parents se posent des questions, consultent un médecin. Verdict des radiographies : luxation des deux hanches. Cela me vaut des opérations et un séjour de six mois à l'hôpital de Pont-L'abbé, spécialiste de ce genre de pathologies. Durant cette période, ma mère ne vient me voir qu'à deux reprises. Si bien que, lorsque mes parents et ma grand-mère maternelle Ambroisine (Marraine) viennent me chercher, j'ai plus de deux ans et je ne veux pas partir avec ces inconnus. Dans la voiture qui m'emporte, ils essaient de me faire parler, sourire. Dans un mutisme total, enfermée dans une bulle protectrice – que je garderai toute ma vie –, je ne distingue qu'un brouhaha. Encore aujourd'hui, en cas de choc émotionnel fort, je ne pleure pas, « en surface », mais souvent à l'intérieur. Je vis ce moment comme un arrachement à ma véritable famille : l'infirmière et une petite fille de mon âge que je ne reverrai jamais. De cette camarade, j'ai le souvenir de nos jeux. Je nous revois assises par terre dans une grande pièce vitrée.

Punching-ball mental de ma mère

« Depuis que tu es née, je n'ai eu que des problèmes avec toi. »

Cette phrase, prononcée par ma mère, je l'ai entendue à plusieurs reprises. Et d'autres.

« Si j'ai des problèmes de nerfs, c'est de ta faute. »

« Tu ne ressembles à rien. »

« Tu ne fais jamais rien de bien. »

« Qu'est-ce que tu es molle ! Qu'est-ce que tu m'énerves ! »

« Si au moins tu avais mon caractère. »

Ma mère m'a également dit plusieurs fois « Ma pauvre fille, tu ne seras jamais mûre. Alors qu'à douze ans, ton frère l'était déjà ».

Mon frère n'a pas vraiment connu les sarcasmes que j'ai subis, notamment parce qu'il a effectué une partie de sa scolarité à Saint-Brieuc et qu'il s'est engagé jeune dans la Marine. Il n'a de ce fait jamais été témoin des humiliations de ma mère à mon encontre.

*

Taureau, ascendant scorpion, ma mère est dure et se plaint beaucoup. Elle ne me touche pas, ni pour une correction ni pour me prendre dans ses bras. Je n'ai jamais entendu de sa part ni un « Je t'aime » ni d'autres mots d'amour. Les phrases peuvent être bien plus violentes que les coups.

Pour lui donner raison, je peux admettre quelques points : un accouchement difficile, un accident de vélo qui me vaut une jambe cassée à l'âge de quatre ans, renversée par un chauffard qui prend la fuite, un deuxième accident cinq ans plus tard et à nouveau une jambe cassée, une appendicite avec complications à l'âge de dix ans. Mais en quoi en étais-je responsable ?

Après le deuxième accident qui me vaut une « belle » cicatrice à la jambe, ma mère perçoit une importante compensation financière par rapport aux métiers qui me sont désormais interdits. Lorsque je le lui ai fait remarquer, il y a une dizaine d'années, sans intention de réclamer quoi que ce soit, elle m'a répondu sèchement : « De toute façon, tu n'auras pas un centime ».

*

Deux autres anecdotes sur le rapport de ma mère à l'argent.

Pour les dix-huit ans de ma fille Flamine, j'organise une grande fête. Elle a sélectionné mes invités en excluant certains d'entre eux. Comme il y a plein de plats non touchés que je souhaite emporter chez moi à Vannes, ma mère me dit qu'elle va les garder. Je ne réponds pas, comme d'habitude. J'apprendrai plus tard qu'elle devait recevoir des invités le lendemain.

Pendant mon enfance et mon adolescence, ma mère m'achète peu de vêtements. Comme je grandis, mais ne grossis pas, ma grand-mère Ambrosine rallonge mes pantalons avec des bandes de tissus hétéroclites. Bien que boulangère, Ambrosine maîtrisait parfaitement la couture, don hérité de ses parents. Mes arrière-grands-parents, Parrain et Mémé, étaient tailleurs et couturiers. Une image forte me reste d'eux dans leur petite maison de Ploubezre : Parrain cousant, assis en tailleur sur la table de la pièce de vie, Mémé travaillant devant la machine à coudre. Un moment de joie simple, de bonheur partagé dans le travail. Tous les lundis, après l'école primaire, je prenais mon goûter chez eux : un verre de lait, une tranche de pain bien beurrée sur laquelle Mémé râpait du chocolat noir, un tel délice que je ne bois plus de lait, pour ne pas ternir ce souvenir.



Mes arrière-grands-parents Théophile et Alice, Parrain et Mémé, parents d'Ambrosine, ma grand-mère maternelle. Années 1950/1960.



Avec Parrain. 1970.

*

Ma mère est une maîtresse femme qui n'admet pas la contradiction. Grenouille de bénitier, cela ne l'empêche pas de jurer et de taper du poing sur la table.

Elle ne me passe rien. Je suis son punching-ball moral.

Adulte, quand je viendrai la voir, elle me jaugera des pieds à la tête. Aux réflexions qu'elle me fera sur mon habillement, ma coiffure, mes nouveaux vêtements le cas échéant, je lui répondrai par un « Bonjour Maman, moi aussi je suis contente de te voir ».

*

J'apprends un jour que ma mère a rencontré à Lannion une ancienne amie, fille de modestes paysans du Vieux-Marché. Cette amie lui demande de mes nouvelles. Ma mère lui répond qu'elle n'a rien à lui dire et qu'« on ne mélange pas les torchons et les serviettes ». Je suis sa chose. Je dois agir et me comporter selon ses critères. Et fréquenter des gens « dignes de son rang ». De quel rang s'agit-il ? Ses parents et grands-parents étaient des gens simples, d'une gentillesse, d'une grandeur d'âme et d'une générosité incontestable, adorés de leur entourage. Ses parents eux-mêmes ne comprenaient pas de qui elle tenait, de même que son frère René, mon parrain, un homme d'une grande gentillesse.

*

Enfant, et jusqu'à tard, je me suis fait la plus petite possible pour être invisible, ne plus subir, ne plus avoir mal à mon petit cœur d'enfant. Adolescente, le peu de petits bonheurs que je me construisais s'anéantissaient quand ma mère les découvrait. Un exemple. À l'âge de 16 ans, je suis tombée amoureuse d'un garçon d'un an mon aîné, qui faisait partie de mon groupe d'amis. Cette attirance, platonique, était réciproque. Ma mère s'est douté d'un rapprochement entre nous. Un jour, nous voyant discuter devant la maison, elle a ouvert la fenêtre et m'a simplement crié « Téléphone ». J'ai interrompu la conversation avec cet ami, je suis rentrée. Le téléphone était raccroché, personne ne m'avait demandé. Ma mère n'a fait aucun commentaire et je suis montée dans ma chambre sans demander d'explication. J'avais bien compris son stratagème ; ce fils d'artisan-maçon ne correspondait pas à la classe sociale à laquelle elle s'imaginait appartenir.

*

Mes tentatives d'établir des relations normales avec ma mère se heurtent constamment à un mur. Vers l'âge de trente ans, je lui dis mon regret de ne pas échanger, de ne pas avoir une complicité entre adultes, de ne pas partager des moments. « Pour quoi faire ? », me répond-elle. Je comprends alors que quelle que soit mon attitude, rien n'y changerait. Ma mère ne m'aime pas.

Ma mère nous a aussi coupés, mon père, mon frère et moi, de notre famille paternelle, qui pourtant habitait Trégastel. Marie-Thérèse, la sœur de mon père, et mon oncle Marcel tenaient un pressing à Saint-Pol-de-Léon. Après le décès de mon grand-père paternel et la vente de leur maison, ma grand-mère, Nénène, est venue habiter au-dessus du magasin de Ploubezre, alternant avec des séjours chez sa fille Marie-Thérèse. Ma mère lui parlant peu, l'excluant des repas de famille, Nénène a fini par demeurer uniquement chez sa fille. À compter de ce jour, je n'ai plus jamais revu ma grand-mère, pas plus que ma tante Marie-Thérèse, mon oncle Marcel, mes deux cousines et mon cousin, sauf à l'enterrement de Nénène, où nous nous sommes ignorés. Probablement qu'ils nous tenaient rigueur de notre comportement vis-à-vis de Nénène. Quand, en 2017, Papa est décédé, nous avons voulu contacter Marie-Thérèse, nous avons découvert par les réseaux sociaux qu'elle était décédée depuis trois ans.

*

Ma mère étant dotée d'un physique imposant, je pense que la jalousie s'est installée envers moi, qui n'ai pas sa corpulence, ce que me confirmera sa belle-sœur Simone, femme de mon parrain – couple dont je suis très proche. Encore aujourd'hui cette jalousie me semble invraisemblable. Et elle n'a d'égale que son dédain : à l'église elle juge la tenue des gens. Elle n'a aucune considération pour les pauvres.

*

Je dois avoir sept ou huit ans. Lors d'un repas de famille chez Simone et René, mon frère, mes cousins et moi jouons dans la cuisine, près de la salle à manger. Pour je ne sais quelle raison, je tire la langue. Malheureusement, ma mère me voit. Elle dit quelque chose à mon père. Il se lève, me prend par le bras et me traîne jusqu'à notre maison. Durant la cinquantaine de mètres qui sépare les deux maisons, une pluie de coups de pieds et de poings s'abat sur moi. C'est la première fois que mon père me frappe, sans un mot. Et ce silence est effrayant. Puis il m'enferme dans ma chambre. Je crois que ce jour-là, il s'est défoulé de toute la rage contenue d'être lui aussi sous la coupe de sa femme. En me frappant, se frappait-il lui-même, se méprisant de sa propre faiblesse, tout comme le méprisait ma mère ? Deux jours plus tard, je surprends une conversation entre ma mère et ma grand-mère Ambrosine, qui tous les jours aide au commerce (repassage, fabrication de la chique avec moi). Ma grand-mère demande de mes nouvelles. Ma mère répond que je suis couverte d'hématomes.

*



Darling

J'ai toujours aimé les animaux. Chez mes parents, il y a eu la petite chienne Darling, blanche, la queue en panache, comme un renard des sables. Elle ne me quittait pas, y compris dans mes balades à cyclomoteur ; je la tenais sous un bras, le guidon de l'autre. Aujourd'hui, je vis pour mes chats – quand je dois m'absenter, mon amie Pearl vient vivre chez moi pour s'occuper de Marius et Gabin. Ma mère n'a jamais compris cet attachement. Elle n'était pas en mesure de comprendre. Ces êtres à l'amour inconditionnel sont les seuls avec qui je me sens toujours bien. Ils m'ont apporté et m'apportent encore l'amour qui m'a tant manqué. Ils ont comblé un gouffre affectif et m'ont aidée à grandir. Grâce à eux, je me suis construite, relevée à plusieurs reprises, malgré les douleurs infligées par la vie.



*

J'ai voulu comprendre l'agacement de ma mère. Ma fille Flamine me dit un jour : « Tu n'as pas dû être cool dans une vie précédente pour subir autant d'acharnement ».

Cette remarque et une discussion avec des amis qui connaissent un médium capable de voir les vies antérieures, m'incitent à tenter l'expérience. Sans connaître mon histoire, la médium me dira que dans une autre vie, j'ai été pharaon, architecte et bâtisseur, père d'une petite fille que je m'agace d'avoir toujours dans les jambes. Plusieurs vies plus tard, cette enfant serait devenue ma mère et, moi pharaon, sa fille. Et cette petite fille se vengerait. Si cela est vrai, je peux essayer de comprendre le détachement et l'agacement de ma mère à mon égard.

Ploubezre – Marraine, Pépé, René, Simone et les cousins

De ma naissance à l'âge de trois ans, nous habitons Louannec. Nous avons pour voisins la famille D., Henri, Monique et leurs trois filles, Marie-Annick – malheureusement partie aujourd'hui –, Mathilde et Joëlle, trois bonnes copines. Monique s'occupe de moi comme de ses filles. Je reçois d'elle plus d'affection que de la part de ma propre mère. Je suis toujours en relation avec cette famille. Ma mère, elle, a fini par se brouiller avec eux, comme avec tout son entourage d'ailleurs – née à Ploubezre, y ayant été commerçante, entourée d'une parentèle nombreuse, elle n'a créé aucuns liens amicaux durables, ne recevant aucune visite dans sa dernière demeure.

*

J'ai trois ans quand nous quittons Louannec. Le contrat de mon père dans la Marine nationale arrivant à son terme et ma mère étant au foyer, mes parents se mettent en quête d'une nouvelle activité. Un immeuble de deux étages avec commerce au rez-de-chaussée étant à vendre à Ploubezre, ils y voient une opportunité d'ouvrir un magasin d'électro-ménager (Papa est électricien), cadeaux, fruits, légumes, bonbons, tabac.

L'immeuble est mitoyen de la boulangerie de mes grands-parents maternels, Ambroisine (Marraine) et Jean (Pépé), des amours que je vénère – le monde s'écroulera lorsqu'ils décéderont, Pépé en 1993, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Marraine en 2000, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. La maison de Marraine et Pépé est à 400 mètres de leur commerce. René et Simone habitent au-dessus de la boulangerie.

En hommage à ma grand-mère, je prénommerai ma fille Flamine Ambroisine et appellerai *Ambroisine* l'institut de beauté que je tiendrai à Perros-Guirec, de janvier 1988 à mai 2003.

Je trouve auprès de mes grands-parents l'amour maternel dont je suis privée.

*

Grâce à notre emménagement à Ploubezre, à mes grands-parents, et plus tard grâce à leur fils, Tonton René, et à ma tante Simone, j'ai de bons souvenirs

d'enfance. Mon grand-père est boulanger comme l'était son père et comme le sera son fils.

Je passe beaucoup de temps au fournil – aujourd'hui encore je me souviens de l'odeur chaude, d'une douceur enveloppante et rassurante. Dans ce cocon, mon grand-père m'apprend à faire la crème pâtissière, les paumés, la pâte feuilletée. Simone qui n'a pas de fille, me donne de l'affection, de l'attention, sous le regard malveillant de ma mère qui n'aime pas les gens qui prennent soin de moi, particulièrement lorsqu'il s'agit de femmes.

Jusqu'à l'âge de douze ans, mon frère Gérard, mes deux cousins Philippe et Yannick (enfants de René et Simone), et moi passons le Premier de l'an chez mes grands-parents. Tous les quatre d'âges rapprochés, nous formons une bonne bande : Gérard et Yannick ont deux ans de plus que moi, Philippe un an de moins. Nous envahissons la maison, avec nos oreillers et nos couettes, et bien sûr nos nouveaux jouets... Aux petits oignons pour nous, ma grand-mère nous régale de délicieux beignets aux pommes.



1966. Chez mes grands-parents maternels, Ambroisine et Jean, à Ploubezre, avec mes cousins Phillipe et Yannick, enfants de René et Simone.

*

Autre souvenir heureux de Ploubezre, j'ai à peine quatre ans et je passe des après-midis dans l'arrière-cour à jouer à la dînette avec des boîtes de conserves gonflées de produits périmés que j'ouvre à mes risques et périls !

Mes parents

Lise, ma mère, est née le 7 mai 1936 à Ploubezre et décédée le 30 juin 2024 à Lannion.

Louis, mon père, est né le 30 décembre 1930 à Montmorency et décédé le 5 octobre 2017 à Lannion.

*

Ma mère était attirée par les hommes, y compris par les maris de ses amies, par « vis-fall », comme on dit en breton, ce que l'on peut traduire par vice, perversité, pour rabaisser encore plus mon père qu'elle méprisait. J'ai eu connaissance de certaines de ses aventures, j'en ai eu la preuve en photo récemment.

Si ma mère est jalouse de moi, outre les raisons exposées plus haut, c'est aussi je crois, en raison de ma liberté. Elle aurait probablement aimé avoir la vie que j'ai eue (certains côtés). « Prends un amant, tu cesseras d'agresser Papa », lui ai-je dit un jour.

*

Pour son malheur, Papa a, je crois, toujours aimé ma mère. Il a toujours espéré vainement son amour, voulu lui faire plaisir, ce qui ne faisait qu'énervier ma mère. Il faisait tout pour elle, préparait le petit-déjeuner, ses médicaments, faisait le ménage en semaine (le week-end, c'est moi qui lavais le sol au savon noir). Il ne recevait que mépris en retour. Pour se grandir aux yeux de sa femme, Papa tentait de me rabaisser, me traitait de « sac d'os ». Cela ne me touchait pas, car je savais qu'il n'en pensait rien, mais cela me faisait mal au cœur pour lui, j'en avais pitié.

*

Papa travaillait beaucoup, ouvrait la boutique à sept heures et fermait à vingt heures. Ma mère faisait acte de présence, allait chez le coiffeur toutes les semaines, chez l'esthéticienne tous les mois, se rendait régulièrement à Brest pour effectuer des achats. Elle en avait le droit bien sûr, mais elle se plaignait constamment et souvent de manière grossière. « J'ai bossé toute ma vie », l'ai-je entendu dire plusieurs fois (chercher l'erreur...).

*

Papa était complètement effacé. Quand, à table, je lui parlais, c'est ma mère qui répondait. Le peu qu'il disait lui valait une réponse violente, humiliante. Il a fini par ne plus avoir de droit, ni de parler, ni de fumer, ni de boire d'alcool, voire d'exister – un couple m'a récemment rapporté des confidences de mon père disant qu'il n'en pouvait plus et qu'il voulait en finir.

Quand je me suis séparé d'Éric (le père de ma fille), ma mère n'était pas d'accord – « à mon époque on ne divorçait pas » –, d'autant que soumis, Éric représentait à ses yeux une sorte d'idéal. Je lui ai répondu « il y a assez d'une serpillière dans la famille », faisant référence à mon père, humilié toute sa vie ; je ne voulais surtout pas cela pour Éric.

Quand j'allais chez mes parents, Papa était toujours à la cave. Il montait quand j'arrivais. Ma mère l'humiliait : « Qu'est-ce que tu viens foutre là ? Dégage ! » Soumis, il tournait les talons et retournait au sous-sol. Lorsque je demandais pourquoi elle lui parlait ainsi, elle me répondait : « Tu ne vois pas la vie de merde que j'ai, je ne le supporte plus, je voudrais qu'il crève. »

*

Après le décès de Papa, mon frère voulait ranger seul la cave. J'ai dit que je voulais être présente.

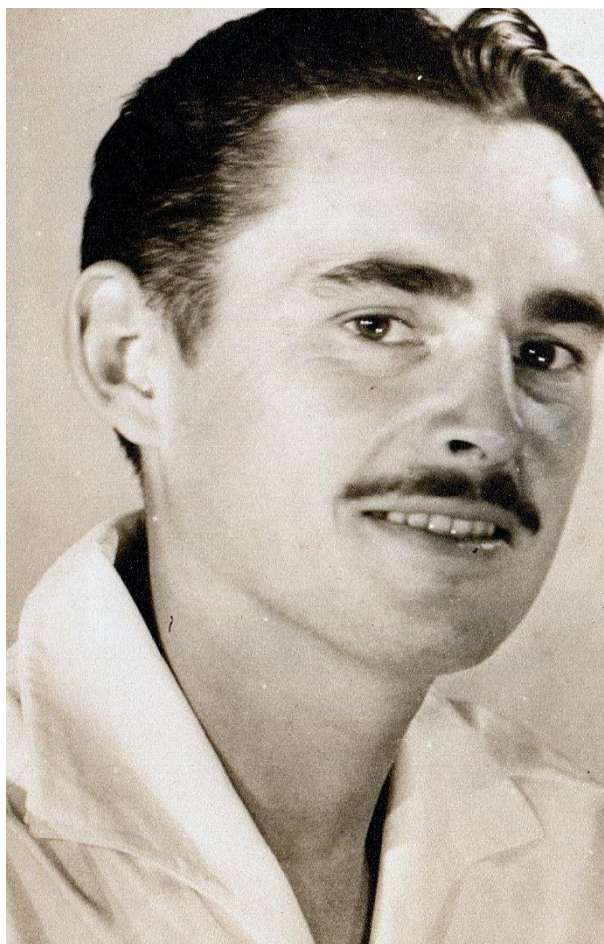
- Pourquoi ?

- Parce que c'est mon père. Et parce que je souhaite garder certaines affaires qui lui appartenaient.

Gérald n'a absolument pas tenu compte de mon souhait et s'est empressé, sans m'en informer, de jeter les objets que j'aurais aimé conserver, mais qui ne l'intéressaient pas.

Mon frère est une personne égocentrée. « Seule ma femme et mes enfants m'importent », m'a-t-il dit lors d'un repas de famille.

*



Papa

Bel homme, mesurant 1,72 mètre, Papa ressemblait à Zorro. Menu aussi, car il sortait de table quand ma mère l'agressait, voire sautait des repas.

Quand la maison a été vidée, en 2022, deux ans avant décès de ma mère, j'y étais seule avec mon amie Nathalie. J'ai découvert un peu le triste univers de mon père, la cave, son seul lieu de vie ou presque. Il y avait là des sous-vêtements, ce qui signifiait qu'il y passait plus que ses journées. Il y avait aussi quelques pièces de monnaie (Papa n'avait pas d'argent, il devait en demander à ma mère), une petite bouteille de bière qu'il avait réussi à chaparder. Quelques bribes d'une vie sordide.

La cave était son refuge. Il aimait y bricoler, réparer. Son autre évasion était le jardin. Il y était seul, tranquille. « Ici, je suis peinard », me disait-il.

Ma relation avec lui fut malheureusement sans relief, car je ne parvenais que très rarement à être seule avec lui et il n'avait pas le droit à la parole en présence de ma mère.

*

Un souvenir de Flamine avec son grand-père.

Quand je tenais l'institut de Perros, j'allais deux fois par an à Paris pour des achats professionnels. Une fois, ma mère m'accompagna, elle voulait acheter une alliance en diamant, entièrement sertie – il fallait que l'on voie qu'elle avait les moyens. Flamine resta à Ploubezre avec son grand-père. À mon retour, elle me dit avoir passé « un super week-end, fait de batailles de polochons et de rigolades ». Je n'en revenais pas. Je suis heureuse qu'elle ait ce souvenir heureux de son grand-père.

*

Combien de fois ai-je entendu des voisins ou des amis dire « Qu'est-ce que ton père était gentil. Dommage, il n'avait pas son mot à dire ! »

*

J'ai onze ans. C'est le printemps. Je me promène sur une plage, avec mes parents, un couple de leurs amis et le chien du couple, un boxer. Le chien court, me passe entre les jambes et me fait tomber sur le dos. J'en ai le souffle coupé. Mes parents et leurs amis, qui ne comprennent pas ce qu'il se passe, rient de me voir à terre. J'essaie de me relever, parviens à attirer leur attention en agitant le bras et je retombe en arrière. Mon père se rend compte qu'il y a un problème ; il arrive en courant et me réanime.

*

Ma mère était une perverse narcissique. Il aurait fallu que quelqu'un lui résiste. Selon ma tante Simone, dès son adolescence, ma mère se comportait déjà comme cela. Personne ne s'opposant à elle, elle se sentait puissante. Même sa mère avait peur d'elle. Ma mère lui parlait mal. Dans la période de fin de vie de ma grand-mère, ma mère « faisait son travail de fille » pour donner le change, mais ma grand-mère, petit bout de femme, était terrorisée quand elle voyait sa fille s'approcher d'elle.

Un jour, alors que je me trouvais seule chez ma grand-mère, ma mère se gara devant la maison. Marraine changea d'attitude et me dit, tremblante : « Surtout, tu ne dis rien. »

Trois mariage... et pas un par amour

J'ai été mariée trois fois mais, malheureusement, jamais par amour. Après une adolescence passée dans une coquille sombre, sans amour ni considération maternelle, j'ai été jetée dans les bras d'un homme – choisi par ma mère, car il n'était pas question d'épouser n'importe qui –, et cet homme a enfoncé le clou.

.../...

La réussite passe par l'audace

Mon parcours professionnel est intimement lié à mon parcours personnel. Certains amis qui me connaissent bien m'ont souvent dit que, tel un chat, malgré la hauteur des obstacles, je retombe toujours sur mes pieds – j'ai pour maxime « la réussite passe par l'audace ».

- En 1982 et 1983, je suis institutrice suppléante.
- En septembre 1983, je suis une formation d'esthéticienne à Rennes.
- De 1984 à 1986, je fais des stages et des CDD dans différents instituts.
- Courant 1986, je suis embauchée dans un institut à Perros.
- En 1987, je rachète l'institut, que j'appelle *Ambroisine* ; je le tiens jusqu'en juin 2003.
- En 2004, je m'associe avec Paul pour ouvrir le spa *Atlantis* à Vannes.
- De 2010 à 2012, je travaille à Carnac, dans le magasin de vêtements d'une amie, *Les Sapes de Justine*. Je vis des moments très agréables, loue un appartement qui appartient à des amis, Alain et Marie-Hélène, face à la mer.
- Pendant un an et demi (2012-2013), je suis salariée puis associée d'un spa sur la Côte de Granit rose ; une expérience humaine négative et extrêmement décevante.
- En 2014, je travaille comme vendeuse dans le magasin Devred de Bayonne. Je n'y reste que deux mois, car je ne m'y plais pas. Je suis train de chuter, je n'ai pas la tête à travailler. Je ne pèse plus que quarante kilos – les amis qui m'ont vu revenir à Vannes, me diront avoir été choqués par mon état.
- En 2016, un homme qui me sollicitait souvent lorsque je travaillais à Trégastel, me propose de gérer un spa à Perros – c'est un des éléments dans

ma décision de quitter Bayonne. Vu la personnalité exécrationnelle de cette personne, c'est un échec.

- En 2017, à la suite de cette expérience, je souhaite repartir dans la région vannetaise et sollicite quelques agents immobiliers pour me trouver une maison isolée, sans voisin – j'ai été tellement déçue que je ne supporte plus les gens. Après plusieurs visites, j'ai un gros coup de cœur pour une longère à Moustoir-Ac, en pleine campagne, entourée de beaux arbres et d'énormes mégalithes ; les plus proches voisins sont à 400 mètres à vol d'oiseau. Ce déménagement est lié à un nouveau projet professionnel et à ma volonté de me rapprocher de Flamine – elle vit à Saint-Nazaire et vient d'avoir un enfant, Soren –, et de mes amis vannetais. Par ailleurs, je ne suis qu'à une heure de route de Perros. J'ai l'intention d'ouvrir une chatterie – j'ai toujours dit que je finirai ma carrière avec les animaux.
- En 2022, je vends la maison de Moustoir-Ac, le cœur lourd – c'est la seule maison que j'ai quittée en pleurant –, pour me rapprocher de Flamine. Ma fille a eu un deuxième garçon, Tim, en 2019, et est épuisée par son quotidien et son travail. Je jette mon dévolu sur une maison à Saint-Brevin-les-Pins, parce que c'est proche de chez ma fille, en bord de mer et qu'un studio indépendant va me permettre de faire chambre d'hôtes (je ne suis pas encore en retraite, ce sera ma seule activité).
- Le 3 janvier 2024, à 19 heures, je suis en retraite et je pose une nouvelle fois mes valises à Louannec, avec le sentiment d'avoir accompli ma mission, avec la sensation de « boucler une boucle ». J'entreprends de rafraîchir la maison.

Trois mois après mon retour, en avril, ma mère tombe malade et décède le 30 juin. Dans mon nouveau chez moi, je ressens sérénité et bien-être. J'ai le bonheur d'y recevoir mes petits-fils en vacances, mes amis, de profiter du jardin et du bord de mer.

À l'opposé d'elle

J'ai toujours pensé, et peut-être aujourd'hui encore, que je ne serai jamais heureuse, que je ne rencontrerai pas le bonheur, car je ne le méritais pas ; ma mère m'en avait persuadée. Je pense que j'ai saboté ma vie lorsque le bonheur se pointait au bout de mes doigts, car il ne devait pas faire partie de ma vie. Cette idée m'a hanté toute ma vie et plane aujourd'hui encore au-dessus de moi.

Toute ma vie, j'ai voulu être à l'opposé de ma mère, aussi bien moralement que physiquement, ne lui ressembler en rien, et surtout donner à ma fille tout ce qu'elle ne m'a jamais donné. Quand j'ai quitté Guy, j'étais une paria à ses yeux et, par gangrène, aux yeux de mon père et de mon frère. Bien sûr, je voyais toujours ma grand-mère Ambroisine, mais elle vivait dans la crainte de sa propre fille. Crescendo, j'ai décidé de ma renaissance, de ne plus subir, de ne plus supporter ma mère. Au niveau physique, mental et de mes relations humaines, j'ai construit ma vie à l'opposé d'elle. Elle n'a pas gagné. Les liens du sang ne définissent pas une famille. Une famille se définit par les liens du cœur. Mes fidèles amis me le prouvent chaque jour.

*

Voltaire a dit : « Le bonheur est souvent la seule chose qu'on puisse donner sans l'avoir, et c'est en le donnant qu'on l'acquiert ». Le bonheur n'a pas été une évidence durant mon enfance et mon adolescence, mais c'est en le prodiguant à mon entourage que je l'ai acquis.

*

On grandit dans la douleur, dit-on. Alors, j'ai dû beaucoup grandir dans cette vie, j'ai plusieurs fois mis le genou à terre. Je me suis relevée et je reste optimiste. L'être humain peut s'améliorer et je veux croire que je suis utile, que j'ai un rôle à jouer sur Terre : apporter un petit mieux, pour l'humain et surtout pour les animaux, au travers de mes relations humaines.